

Echos du 26<sup>e</sup> FIFF

## Festival International de Films de Fribourg

24 au 31 mars 2012  
(Thierry Jobin, Directeur du FIFF)



Compétition internationale :  
12 films (vu 8)

Films hors compétition et séances spéciales :  
12 films (vu 4)

Programme "Il était une fois dans le Sud" (par analogie à "Il était une fois dans l'Ouest" - "C'era una volta il West" de Sergio Leone, 1968) :  
15 films (vu 4)

Décryptage, l'image de l'Islam en Occident :  
8 films (vu 1)

Nous avons dû concentrer nos visions sur quatre jours. Ce qui nous a contraints d'écarter, bon gré mal gré, les "Séances de minuit", "La Carte blanche à Georges Schwizgebel", "La Carte blanche au Festival de Locarno", le programme "Diaspora, Patrick Chappatte et le Liban", "L'Hommage à Pierre-Alain Meier", le "Passport suisse" et le très riche "Programme de courts métrages". Et nos deux choix bengalais, *Guerilla* et *Monpura*, nous ont échappé : maudite technique!

### Quoi de neuf au FIFF ?

La 26<sup>e</sup> édition du FIFF a lieu du 24 au 31 mars 2012. C'est la première du nouveau directeur, Thierry Jobin. Comme lors des années précédentes, e-media et le FIFF s'associent pour proposer un blog critique ouvert aux écoliers et étudiants qui ont assisté à des projections dans le cadre du festival. Il leur est loisible de mettre un texte de 1500 à 2500 signes en ligne, sur le ou les films de leur choix.

Vous trouverez en outre sur notre site, sous le lien [http://www.e-media.ch/FIFF/fiches\\_films](http://www.e-media.ch/FIFF/fiches_films), des dossiers pédagogiques sur les films présentés lors de projections scolaires dans le cadre du festival

Nous avons tenté le plus vaste panachage possible, sur 4 journées non consécutives, des films en (et aussi hors) compétition, de la section "Il était une fois dans le Sud", du programme "L'Islam et l'Occident".

À l'ère de la transition entre la pellicule (35 mm et 16 mm), le

DVD, le Blue Ray et le DCP (le support numérique), les problèmes techniques sont fréquents dans nos cinémas. C'est à cause de ces difficultés techniques que nous avons perdu les deux films bangladais que nous avions programmés. *Guerilla*, de Nasirudddin Yousuf (2011) et *Monpura* de Gias Uddin Selim (2011), tous deux sur support vidéo. La séance du premier a été annulée, après une heure de vaines tentatives. Et celle du second a dû être déplacée dans un autre multiplexe, et retardée, ce qui ne jouait plus avec nos horaires. Dommage, car cette cinématographie qui a fait florès dans les années 1970, est en chute libre depuis les années 1990 et mérite qu'on la découvre. Le pays n'a pas de véritable infrastructure de production, exploitation et formation. La nouvelle génération de cinéastes indépendants fait oeuvre de mémoire, mais ses images, faute de moyens, ont peine à se faire connaître. Le nouveau directeur a parlé de "sections annuelles", et celle du Bangladesh devrait le devenir. À agender.



Wang et son père, dans  
**11 Flowers**



Wang, gymnaste-modèle, lors  
des exercices matinaux à l'école  
**(11 Flowers)**



## Commentaires

Plus de 120 longs métrages étaient programmés au FIFF. Voici ceux dont nous pouvons parler. À quelques-uns près, nous pouvons tous les recommander à un jeune public :

### Films en compétition (8/12) :

1. **11 Flowers / Wo 11 (J'avais 11 ans)**, de Wang Xiaoshuai, France, Chine 2011, 110'  
**11 Flowers** a été sélectionné pour les compétitions officielles des Festivals de San Sebastian et de Toronto, Le voilà en ligue à Fribourg. Le réalisateur Wang Xiaoshuai, Ours d'argent de la Berlinale 2001 avec son film **Beijing Bicycle**, a de nouveau accouché d'une petite merveille. Au crépuscule de la révolution culturelle, Wang Han, un petit garçon de 11 ans qui vit dans la province chinoise de Ghizhou, est fier d'avoir été désigné comme moniteur-leader de l'exercice de gymnastique qui réunit tous les enfants de son école chaque matin dans la cour. Son seul regret : il n'a pas de belle chemise blanche pour monter sur l'estrade. Il ne réalise pas que c'est un énorme sacrifice que fait sa mère en rassemblant tous les coupons de rationnement de la famille, pour lui confectionner une chemise. Wang observe les adultes sans bien les comprendre. Pourquoi son père, peintre et esthète, doit-il s'absenter régulièrement pour aller gagner quelques sous comme comédien ambulant dans les villages voisins ? Un bon ami de la famille, avant de mourir, lui a laissé quelques reproductions de toiles d'impressionnistes que le père détaille et analyse avec passion pour son fils, certains soirs, à la lueur d'une bougie, dans l'espoir de faire de lui un peintre. Le petit garçon observe un monde où les gens sont réduits au silence par des gardes rouges brutaux, et où les intellectuels, comme le père de Jonghue

(une belle jeune fille de son école) et Xie, sont exilés à la campagne. Un jour, le petit Wang tombe en pleine forêt sur Xie, devenu meurtrier en fuite (le jeune homme a vengé l'honneur de sa soeur en tuant son violeur). L'enfant garde le secret de sa rencontre, forcé au mensonge et au secret, et ceci change à tout jamais ses rapports avec ses parents. Tandis que des événements insolites se multiplient à l'école et dans le village. La police et les soldats sont sur les dents. C'est dans ses propres souvenirs qu'a puisé le réalisateur, né en 1966. La direction d'acteurs des quatre jeunes gamins qui portent le film est remarquable, la reconstitution des années 1970 aussi. Histoire condensée dans le regard d'un petit garçon confronté à des situations qui le dépassent. Qui reste un enfant joueur, tout en éprouvant ses premiers émois d'homme face à la belle Jonghue. Le jour de l'exécution de Xie, il ne se joindra pas à ses copains qui vont assister au spectacle! **11 Flowers** raconte la perte de l'innocence, la fin de l'enfance, la découverte de la cruauté et de l'injustice du monde adulte. C'est aussi la vision d'un enfant sur un monde dominé par le Grand Timonier et sa loi absolue. Une ère qui va s'achever en 1976, avec la mort de Mao Tsé Tung et de Chou En-Lai. À ce film, je donnerais volontiers un "**E-Media d'Or**" ! Découvrez le dossier pédagogique de Marc Houvet : [http://www.e-media.ch/11\\_Flowers](http://www.e-media.ch/11_Flowers)

2. **Al Paam Lo Meucher - Never Too Late**, Ido Fluk, Israel 2011, 93'  
Un road movie dont le seul intérêt est de nous faire voyager du nord au sud du pays, avec Hertzal, un jeune soldat démobilisé qui rentre au pays après avoir longuement séjourné en Amérique du Sud. On ne voit pas grand chose du pays, on ne voit pas grand chose de la société. Hertzal roule au gré des



Les parents transportant leur progéniture dans *Isad*



panneaux d'affichage, il a trouvé un petit boulot de poseur d'affiche, sans doute pour des téléphones roses. On ne le sait si on ne peut lire le texte en hébreu! Toujours est-il que le personnage est presque mutique, qu'il est persuadé que son père ne lui a jamais pardonné d'être parti et qu'il traîne son faciès morose de rencontre en rencontre. Au gré des interlocuteurs, il va se découvrir, et, ô miracle, se rendre compte que son père l'aimait. Nihil novi sub sole.

Et bien, c'est ce film qui a remporté le **"Regard d'Or"** d'une valeur de CHF 30'000.--. Il a été défini par le jury international comme *"l'histoire poignante d'une quête personnelle : celle d'Hertzel, jeune homme en perte de repères qui rentre en Israël après plusieurs années passées à l'étranger et qui, vivant de petits travaux occasionnels, traverse le pays du nord au sud dans la vieille voiture de son père. C'est aussi un road-movie qui parle de la société israélienne « d'en bas » et qui utilise comme décor des paysages rarement dévoilés."* A-t-on vu le même film ?

### 3. **Countdown - Compte à Rebours**, Huh Jong-ho, Corée du Sud 2011, 120', 35 mm

Jeune et élégant quadragénaire, Tae Geon-ho excelle dans sa branche : il est collecteur de dettes. Il pratique son métier avec efficacité, sans violence ni cruauté. Jusqu'au jour où il apprend qu'il a un cancer du foie inopérable. S'il ne trouve pas de donneur, il ne lui reste que quelques semaines à vivre. Pour des raisons de biocompatibilité, il se tourne alors vers les personnes dont la vie a été prolongée grâce aux organes de son jeune fils décédé. Une autre sorte de recouvrement. Mais cette collecte-là va se révéler plus difficile, et l'amener à ouvrir les yeux sur son passé, sur ses erreurs, et à reconsidérer le sens de sa vie. Le recouvreur de créances implacable que l'on rencontre dans la

première scène est très vite frappé de plein fouet par l'annonce de son mal incurable. Tae Gun-ho est un être désenchanté, froid. Il se demande pourquoi ses parents, tous deux handicapés, l'ont mis au monde. Sa mère l'aide à trouver une réponse en lui remettant un cassetophone et des enregistrements qu'avait faits leur petit-fils, son fils Tae Yu-Min, petit garçon touchant, atteint de Trisomie 21. Tae Geon-ho va progressivement affronter des souvenirs qu'il avait refoulés et trouver la voie de l'amour et de la rédemption : l'occasion lui est donnée d'expié pour ses fautes. Une quête qui va passer par des affrontements avec des mafieux, des bagarres rangées, sévices et assassinats, courses-poursuites haletantes, prises d'otages et demandes de rançon, et la liste continue! **Countdown** est à la fois film d'action et drame familial. Tout cela dans les couleurs sombres et glacées chères aux films de gangsters coréens. Très bonne mise en scène, excellents acteurs, mélange de genres inhabituel pour une belle histoire émouvante. Là aussi, je donnerais un **"E-Media d'Or"** ex-aequo avec celui attribué à **11 Flowers !** Et bien pour ce film, je rejoins le Jury de la Fédération internationale de la presse cinématographique qui a décerné son **"Prix FIPRESCI"** au film de Huh Jong-ho. Ouf!

### 4. **Fable of the Fish - Isad** - Adolfo Borinaga Alix Jr, Philippines 2011, DCP, 85'

Dans l'espoir d'une vie meilleure, Miguel et Lena, couple pauvre et sans enfant, quitte la campagne pour s'installer à Manille, qui jouxte avec une immense décharge publique. Avec des petits boulots de fortune, et surtout la fouille des débris, le couple s'efforce de survivre. Au sein de cette misère, boire et procréer pour prouver qu'ils sont virils semble la passion des hommes, et les femmes s'en accommodent. Lorsque Lina tombe enceinte, cela



Asmaa dans son village



*Los Ultimos Cristeros*



semble une bénédiction du ciel. Mais lorsqu'elle accouche d'un poisson, tout change. Le mari ne se reconnaît pas dans ce salmoiné, il s'éloigne de sa femme, et boit pour oublier. L'Eglise refuse de baptiser un poisson. La mère, elle, aime ce fruit de ses entrailles, et promène avec amour le bocal. Les femmes autour d'elle semblent partager cet amour inconditionnel de sa progéniture. Une allégorie de l'acceptation de la différence qui fonctionne si on a beaucoup d'imagination. Si on en manque, comme moi, cela sombre rapidement dans le ridicule. Même si notre ami Emmanuel Schmutz nous rappelait que les poissons peuplent les eaux qui symbolisent l'inconscient pour la psychanalyse, et incarnent ainsi les contenus "vivants" des couches les plus profondes de la personnalité, contenus liés à la notion de fécondité et aux forces vitales des « mondes maternels » intérieurs...". Pour moi, il reste surtout les bouleversantes images de ces êtres qui survivent dans les puanteurs et les fumées des décharges.

5. *Asmaa*, Amr Salama, Egypte 2011, 96'

*Asmaa* est l'histoire d'une quadragénaire égyptienne qui a quitté son village de province après la mort de son mari pour s'installer au Caire avec son père et sa fille de 17 ans. Elle dispose d'un maigre salaire de nettoyeuse à l'aéroport. Et surtout, elle vit dans l'angoisse que quiconque découvre qu'elle est séropositive. Les premières images la montrent face à des médecins qui refusent de l'opérer quand elle révèle sa séropositivité. On lui fait comprendre qu'elle doit donner son congé à l'aéroport. C'est alors qu'elle est abordée par la production d'une émission de télé-réalité qui lui demande de témoigner à visage découvert. Après avoir longuement tergiversé, elle accepte, sachant que cela fera faire peut-être un petit pas vers plus de tolérance et de compréhension,

mais que cela va surtout gagner une cote de popularité très rémunératrice à l'émission. On découvre en cours de film son passé dans son village, comment elle a été contaminée, les réactions de son proche entourage. Traiter un tel sujet en Egypte était plus que téméraire : le réalisateur n'a pas pu venir présenter son film, et ledit film n'est pas montré en Egypte, où le SIDA est toujours considéré comme une punition frappant les homosexuels ou les prostitués. Le film est inspiré de faits réels, la vraie Aasma qui devait être opérée d'urgence de la vésicule biliaire n'a pas pu l'être et en est morte. Elle avait participé à l'émission, mais le visage caché. Que dire de plus ?!! Le film est courageux, comme son héroïne, et il plaide pour une ouverture indispensable. Il pêche certes par un montage un peu maladroit de scènes trop longues, ou répétitives, et un dialogue un peu rudimentaire. Mais le thème touche, il est toujours d'une brûlante actualité. Le Film s'est vu décerner le **"Prix du Public"**.

6. *Los Ultimos Cristeros - The Last Christeros*, Matias Meyer, Pays-Bas Mexique 2011, 90'

Au lendemain de la Révolution de 1860, le Président mexicain Benito Juarez, soutenu par les Etats-Unis fit passer des décrets anticléricaux. Suite à la Révolution de 1910, la nouvelle constitution mexicaine de 1917 alla encore plus loin, imposant la sécularisation de l'éducation, interdisant toute célébration publique du culte, confisquant des biens des organisations religieuses, interdisant les ordres monastiques et muselant les prêtres. Ces décrets furent affichés dans tout le Mexique le 12 juillet 1926. Les autorités mexicaines placardent ce jour-là un édit annonçant l'application désormais ferme des lois anticléricales de 1917 inscrite dans la Constitution ("décatholiciser" le Mexique est à l'ordre du jour). Ces lois déclenchèrent la



Une famille en pleine crise existentielle dans *El Campo*



Affiche de *Historias que so existem quando lembradas*

Guerre des Cristeros, une rébellion paysanne qui défendait l'Eglise catholique contre les autorités mexicaines, et qui dura de 1926 à 1929. La pression ira diminuant dès les années 1930, mais entre 1926 et 1934, on ne dénombra pas moins de 40 prêtres assassinés. On ne sait pas trop bien quand le film se déroule, on y cite à la fin la date de 1935. **Los Ultimos Cristeros** va suivre une poignée (5) de croyants en fuite, tous arborant un chapelet autour du cou, sur un long chemin de croix. Durant 90 minutes, on pourra voir, devant une caméra fixe, nos cinq hommes s'éloigner de la caméra, un à un, s'en rapprocher, toujours un à un, partir de même vers la droite, ou vers la gauche. On entend les coups de feu de leurs poursuivants, on ne les voit pratiquement jamais. De temps à autre, la caméra fait un panoramique, sur les hommes accroupis, sur la nature environnante. Il n'y a presque pas de dialogues entre eux, jusqu'à ce qu'ils témoignent, face à la caméra. Visages bûchés, chapeaux mexicains, fusil à l'épaule. Leur marche ne cesse jamais. Quelques beaux plans, comme celui où, pendant un orage, ils sont assis contre la paroi d'une caverne, pensifs, et qu'ils apparaissent à la lumière des éclairs. Puisqu'ils font leur calvaire, ils souffrent, et de nombreux plans moyens ou gros plans les montrent l'un après l'autre, les yeux levés vers le ciel. Une fois, ils sont rejoints brièvement par leurs familles, puis ils reprennent leur errance, seuls. On entend le chant "Me matan porque soy cristero" (Ils me tuent parce que je suis chrétien). La dernière image les "christise" : les cinq, hâves et décharnés, après avoir fait leurs ablutions au milieu des rochers, s'étendent sur la pierre, les reins ceints d'un perizonium: agneaux sacrificatoires. Je pensais voir un film historique, je me suis trouvée au coeur d'un film mystique, très lent, répétitif, dont toutes les scènes sont tirées en longueur. Et

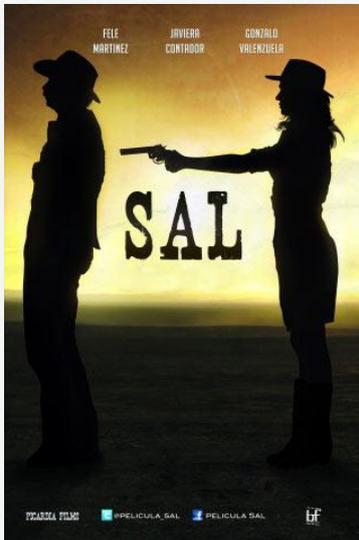
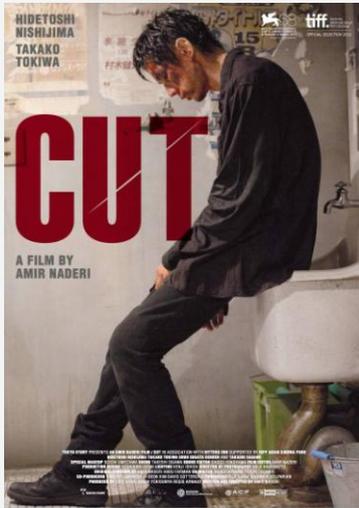
très vite vinrent les attaques de paupières.

**7. *El Campo - In the Open*, Hernan Belon, Argentine, France 2011, 1110'**

Une famille vient s'installer dans une maison un peu délabrée, en plein no man's land. Visiblement, le mari a choisi la demeure, et sa femme n'a vu que des photos : Un achat de cette importance serait décidé par le seul mari ? Prémices peu crédibles au jour d'aujourd'hui. La femme nourrit de fortes appréhensions, leur petite fille ne semble pas heureuse, des bruits bizarres, des craquements inquiétants résonnent dans la maison. Je me croyais partie pour voir un thriller, un film d'horreur, un film fantastique, puisque tous les effets du genre étaient là. Et bien non, pas de revenants, ni d'esprits frappeurs : il s'agissait tout bêtement d'un drame familial, d'une crise existentielle qui emprunte les effets du cinéma de genre. L'isolement dans la campagne et la proximité d'un vieux couple inquiétant, et un peu intrusif, va accélérer la dégradation de la relation entre Elisa et Santiago, et ils vont repartir vers la ville, peut-être pour se séparer définitivement. C'est comme si on m'avait trompée sur la marchandise, je n'ai absolument pas apprécié le jeu des acteurs, par ailleurs excellent, ni l'intrigue du film.

**8. *Historias que so existem quando lembradas*, de Julia Murat, Brésil, Argentine, France 2011, 98'**

Ce film a été quadruplement couronné, du "**Prix Don Quijote**" de la Fédération internationale des Ciné-Clubs (FICC), du "**Prix E-Changer**" du Jury des Jeunes, le "**Talent Tape Award**" d'une valeur de CHF 19'000.-, ainsi que du "**Prix du Jury Oecuménique**." Le pitch du film ne semblait guère attrayant, on ne l'avait pas mis dans les priorités. Mais ce film qui dit que "Les histoires n'existent que lorsqu'on s'en souvient" a conquis un vaste public. Dans le



petit village de Joutuomba (qui résonne comme "tombe"), le temps semble s'être arrêté. Chaque jour, la vieille Madalena accomplit les mêmes tâches, parcourt le même chemin, parle aux mêmes gens. Jusqu'au jour où une jeune photographe débarque dans cette agglomération fantôme. Son arrivée va ouvrir une fenêtre vers un monde imaginaire. "Situant son récit dans un contexte socio-historique bien réel, la réalisatrice confère une dimension proche du conte à des gestes anodins du quotidien. Avec une grande sensibilité dans les portraits, elle propose une réflexion sur la mémoire et l'identité où chaque séquence filmée est l'occasion d'une véritable envolée poétique." (Texte emprunté au site ARCALT, Association Rencontre Cinémas d'Amérique Latine de Toulouse, 28.03.2012). À suivre, dans les rayons de DVD ou à la télévision, rien ne dit qu'un distributeur suisse a acheté les droits de ce film.

#### Films hors compétition et séances spéciales (4/12) :

9. **Cut**, d'Amir Naderi, Japon, France, USA, Corée du Sud, Turquie 2011, 132'

**Cut** fut un débordement de lave cinéphilique. Le personnage principal Shuji, un jeune réalisateur indépendant japonais, amoureux fou furieux du 7<sup>e</sup> Art, est ulcéré par le cinéma commercial et les multiplexes qui tuent le vrai cinéma. La journée, il hurle son indignation dans Tokyo, décampant autant que faire se peut devant les forces de l'ordre. Le soir, sur le toit de son immeuble, il projette illégalement des grands classiques, devant une bonne cinquantaine de personnes, ce qui est un succès. Mais lorsque des yakuzas le somment de s'acquitter d'une dette qui a coûté la vie à son frère, il décide de faire honneur à sa cinéphilie en devenant un punching-ball humain. Il a douze jours pour recevoir des coups, payants, et rassembler la

somme. Métaphore bien pesante de la souffrance des vrais artistes, ponctuée de titres de chefs-d'oeuvre du cinéma.

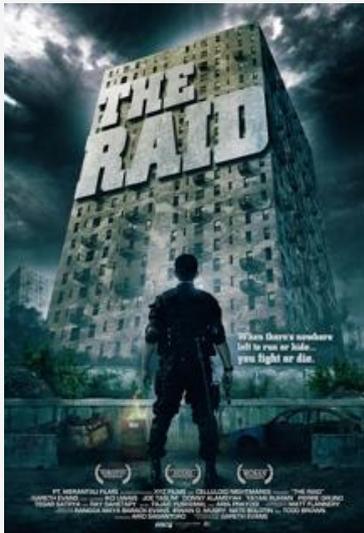
Comme l'a joliment résumé le correspondant de Scènes Magazine, Raymond Scholer : le film, à travers son héros fait preuve d'un esprit d'intolérance et de violence digne d'un Taliban. Il est des fatras cinéphiliques qui sont très contre-productifs.

10. **In Film Nist - This is not a Film** de Jafar Panahi et Mojtaba Mirtahmasb, Iran 2011, 75'

Vous pouvez retrouver nos impressions sur ce film, si cela vous tente, dans les **Echos de Cannes 2011**. Souvenez-vous, c'est le film d'un artiste interdit de création, assigné à domicile, et qui invite un autre cinéaste chez lui pour imaginer les prémisses d'un nouveau film. Du ruban adhésif collé sur les tapis délimitent les divers espaces d'un univers fictif. Au jour d'aujourd'hui, Panahi est toujours en résidence surveillée, et Mirtahmasb est en prison.

11. **Sal - Salt** de Diego Riuogier, Chili, Argentine 2011, 114'

Nous voulions voir **Sal**, mais les deux séances prévues étaient complètes. Le scénario parle d'un jeune réalisateur qui a peine à trouver les fonds pour tourner un western dans la grande tradition du genre. De guerre lasse, il se rend dans le nord du Chili afin d'y écrire une histoire, et se retrouve héros de western malgré lui : on le prend pour Diego, un bon, et il doit affronter Victor, un méchant. **Sal** ou comment un petit cinéaste devient-il une gâchette redoutable et sauve-t-il les gens et son scénario ? Le film a été qualifié d'hommage "hilarant et désespéré au western", on a évoqué les Frères Coen, Sergio Leone, on a aussi parlé d'ultra-violence gratuite. Peut-être le trouvera-t-on sur DVD. Le pitch ne manque pas d'intérêt.



### Golden Slumbers

*Golden slumbers kiss your eyes,  
Smiles awake you when you rise.  
Sleep pretty wantons, do not cry,  
And I will sing a lullaby.*

*Rock them, rock them, lullaby.  
Care is heavy, therefore sleep you;  
You are care, and care must keep you.  
Sleep pretty wantons, do not cry,  
And I will sing a lullaby;  
Rock them, rock them, lullaby.2*

*Once there was a way,  
To get back homeward.  
Once there was a way  
To get back home.  
Sleep, pretty darling,  
Do not cry  
And I will sing a lullaby.*

*Golden slumbers,  
Fill your eyes  
Smiles await you when you rise  
Sleep pretty darling  
Do not cry  
And I will sing a lullaby.*

### 12. **The Raid - Serbuab Maut**, Gareth Huw Evans, Indonésie, USA 2011, 101

Un camion blindé de la police file dans le petit matin désert des rues de Djakarta. À l'intérieur, un commando d'élite de la police s'apprête à prendre d'assaut un grand immeuble locatif entièrement verrouillé et contrôlé par un baron de la drogue et ses sbires. Le quartier est très dangereux et les forces de l'ordre ne s'y aventurent d'ordinaire pas. L'immeuble est un repaire de criminels qui ne craignent personne. Mais le mafieux est informé, il a ses indics dans les forces de la police, et a eu tout le temps de se préparer. Dès que les forces de l'ordre pénètrent les lieux, le piège se referme sur eux. Les portes sont condamnées, la lumière coupée, et le baron lance sur les policiers une armée d'hommes entraînés au combat. Les attaquants vont être décimés, un à un, à l'arme blanche, à l'arme à feu ou à mains nues par des as des arts martiaux qui tricotent létalement des mains et des pieds. Un scénario minime : deux groupes armés qui s'affrontent, bien décidés à liquider l'autre, deux frères qui se retrouvent, et des scènes de combat admirablement chorégraphiées et superbement filmées à n'en plus finir. La rumeur dans les milieux bien informés parle d'un "sommet de l'*heroic bloodshed*". Point trop n'en faut.

### 13. **Sommeil d'Or - Golden Slumbers**, documentaire de Davy Chou, France, Cambodge 2011, 96'

Le titre s'inspire d'une chanson des Beatles, co-écrite par Paul McCartney et John Lennon, *Golden Slumbers*. Un air nostalgique) dont vous trouvez les paroles ci-contre) qui évoque un âge d'or. Entre 1960 et 1975, le cinéma cambodgien a connu un âge d'or méconnu grâce, essentiellement, à des comédies musicales à grand succès. Des quelque 400 films de cette époque, il reste

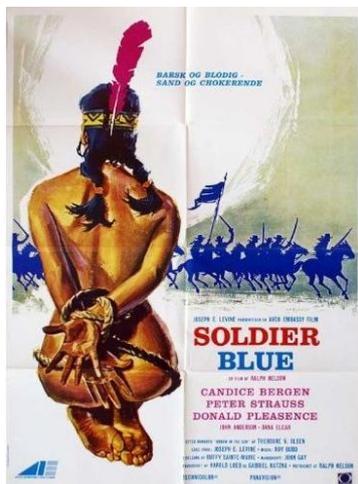
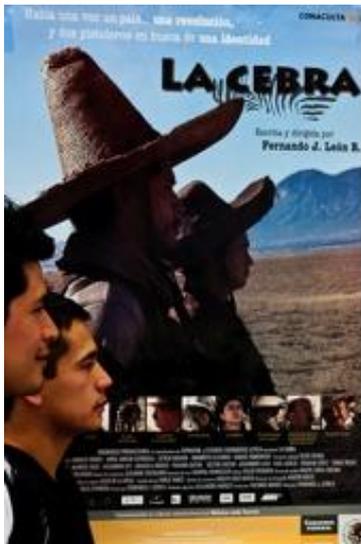
peut-être une trentaine de titres, souvent dans un très mauvais état. Un bon vieux temps méconnu, parce que, dès l'arrivée des Khmers rouges au pouvoir, le régime de Pol Pot a volontairement détruit la vie culturelle cambodgienne : non seulement les films se sont envolés en fumée, mais les gens de cinéma étaient déportés, emprisonnés, passés par les armes ou, s'ils étaient chanceux, exilés. Le régime totalitaire de Pol Pot (entre 1975 et 1979) s'est appliqué à éliminer de Phnom Penh tout symbole de la perversion, et les cinémas étaient les premiers visés. Il a vidé la ville de ses deux millions d'habitants (sous prétexte d'une attaque américaine imminente). Il a provoqué la mort de plus d'1,5 million de personnes. Il est renversé en 1979 et réussit à prendre la fuite et à vivre dans la clandestinité jusqu'en 1997. Après un an de prison, il meurt d'une crise cardiaque.

Davy Chou a retrouvé des gens de cinéma : réalisateurs, acteurs, producteurs, spectateurs, cinéphiles, figurants, etc. et avec eux, il a remonté le temps, comme ces véhicules qui reviennent en arrière au début du film. Il interviewe des survivants, des exilés : Certains se souviennent des synopsis, les racontent, mais ce sont surtout les musiques qui sont restées dans les mémoires, et qui sont chantées par les anciens, reprises aussi par la jeune génération. Il visite des lieux où des cinémas ont été transformés en bar à karaoké, en bidonville, hôtel, salle de jeux, terrain vague ... Il nous emmène sur des lieux de tournage, où l'on rejoue des scènes cultes. Chou a créé un atelier de cinéma. *Kon Khmer Koun Khmer (Films Khmers, Jeunes Khmers)*, qui oeuvre à restaurer et préserver la mémoire culturelle du pays. Le film s'achève par la projection de quelques images retrouvées sur un mur de briques. Toute une symbolique.

**Il était une fois le Sud (4/15) :**

**14. La Cebra - The Zebra,** Fernando Javier Leon, Mexique 2011, 100'

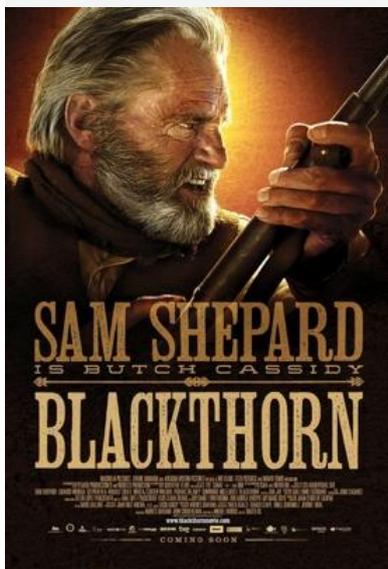
Aventure picaresque qui se déroule en 1915. Au cœur du désert, Leandro et Odon, inséparables bandits de grand chemin, attaquent deux saltimbanques et s'emparent de leur zèbre. Sur le dos de cet animal étrange qu'ils prennent pour un cheval américain, les deux hommes entreprennent une longue randonnée, vers le nord, dans un pays occupé par diverses factions révolutionnaires : c'est l'époque des Pancho Villa, Emiliano Zapata et autre Alvaro Obregon. La préférence des deux pistoleros en quête d'identité révolutionnaire irait plutôt au Général Obregon qui défend, dans le nord du pays, les vrais idéaux de la révolution mexicaine, **Terre et Liberté**. Au mieux, ils jouent la prochaine étape à pile ou face. Sur leur route, ils font un arrêt pas tout à fait volontaire dans une ferme où ne restent que des femmes qui les attendent à la charrue. Partout, leur curieuse monture éveille la curiosité. Le duo progresse tant bien que mal en direction des obregonistes, croisant d'autres factions de "-istes" (zapatistes, villistes, quesadillistas, carrancistes, constitutionnalistes, maderistes, etc. ...), tous plus illuminés les uns que les autres. Lorsqu'ils tombent sur les troupes d'Obregon, un officier les prend pour des espions villistes, et oblige Odon à tuer Leandro, pour prouver sa loyauté. Odon obéit, se venge et s'enfuit. Fin de l'expédition. Dans le dernier plan, la fable picaresque construit un parallèle entre la quête de nos deux héros et la poursuite de cette quête de nos jours. On voit les deux compères, à Tijuana, devant une haute clôture grillagée, rêver d'une vie meilleure de l'autre côté : El Sueno Americano (le Rêve Américain). L'humour et le sérieux du sujet m'ont quelque peu échappé, la faute aux sous-titres quelquefois fantaisistes, et aux fréquents soubresauts dans le



montage. Mais l'idée et son développement ne manquent pas d'intérêt.

**15. Soldier Blue,** Ralph Nelson, USA 1970, 104'

Le film s'inspire d'un épisode très peu glorieux de la conquête de l'Ouest : le massacre de Sand Creek (Colorado, le 29 novembre 1864). L'historien américain Alan Brinkley parle de 133 morts, dont 105 femmes et enfants, et seulement trois survivants. Dans le film, on dit qu'ils étaient 500, des Cheyennes et des Arapaho, dans ce village qui fut exterminé sur les ordres d'un Colonel Chevington. **Soldier Blue** est un western sorti en pleine Guerre du Vietnam (1964 à 1975) : une véhémence dénonciation des exactions commises par les Américains, que ce soit dans les guerres de conquête du XIXe ou dans la guerre du Vietnam. L'allusion directe au Massacre de Mi Lay, de 1968. On peut d'ailleurs ressortir régulièrement **Soldier Blue** : sa thématique est toujours d'actualité. Le film s'ouvre sur un massacre, celui d'un détachement de cavalerie nordiste qui amenait aux soldats leur paie, et s'achève sur un massacre de représailles perpétré par les hommes de la cavalerie du Colorado. Entre les deux massacres, le film prend un ton plus léger pour raconter le périple de deux survivants : Cresta Maribel Lee, une jeune femme qui vient de passer deux ans de captivité chez les Cheyennes, et Honus Gant, un jeune soldat nordiste. Tandis qu'ils se dirigent à pied vers un campement de l'armée, Cresta va réussir à convaincre le jeune homme que les sauvages ne sont pas forcément ceux qu'on croit : Gant est encore un bleu, un nouveau, et Cresta ne manque pas de l'appeler ironiquement "Soldier Blue", parce qu'il a gobé toute la propagande anti-peaux-rouges. La jeune femme va l'amener progressivement à mettre en doute la légitimité de l'action de son gouvernement en territoire indien. Le film a beau-



### *The ballad of Sam Hall*

My name it is Sam Hall, Sam Hall.  
My name it is Sam Hall; it is Sam Hall.

My name it is Sam Hall and I hate you, one and all.

An' I hate you, one and all:  
Damn your eyes.

I killed a man, they said; so they said.

I killed a man, they said; so they said.

I killed a man, they said an' I bashed his bloody head.

And' I left the man for dead,  
Damn his eyes.

To the gallow, I must go; I must go.

To the gallow, I must go; I must go.

To the gallow, I must go while you critters down below,  
Yell up: "Sam, I told you so."

Damn your eyes!

I saw Molly in the crowd; in the crowd.

I saw Molly in the crowd; in the crowd.

I saw Molly in the crowd and I holle-red, right out loud:

"Hey there Molly, ain't you proud?  
"Damn your eyes."

(les deux derniers couplets à page 10)

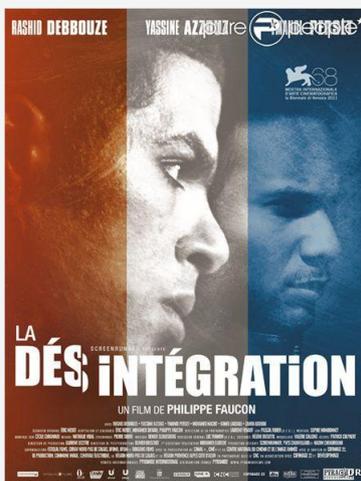
coup fait parler de lui à cause des horreurs insoutenables dans sa dernière partie, alors qu'il commence comme un western classique, et se poursuit avec une histoire d'amour. **Soldier Blue** s'applique à détruire la mythologie de l'Ouest qui a occulté le génocide des Indiens pour célébrer la quête courageuse de nouveaux territoires. Un film très fort contre la guerre sur un acte que la justice américaine qualifia de "lâche boucherie exécutée avec sang-froid, suffisamment pour couvrir ses auteurs d'une infamie indélébile, et le visage de chaque Américain de honte et d'indignation." Que vous assistiez à une projection de **What a lovely War** de Richard Attenborough (UK 1969), **Saving Private Ryan** de Steven Spielberg (USA 1998), **Mai-Wei** de Kang Je-kyu (Corée du Sud 2011) ou **Soldier Blue**, quelle que soit l'origine du film, le constat est le même : il n'est pas de guerres glorieuses.

**16. Blackthorn**, Mateo Gil, France, USA, Espagne 2011, 98' Contrairement à ce que prétendent les livres d'histoire, le bandit Butch Cassidy n'a pas péri aux côtés de son complice Sundance Kid sous les balles de l'armée bolivienne. De fait, le légendaire hors-la-loi se cache en Bolivie depuis 20 ans sous le patronyme de Jack Blackthorn. Il mène une existence paisible de marchand de chevaux. Au soir de sa vie, il aspire à retourner aux Etats-Unis et rencontrer enfin l'enfant d'Etta Place, dont le père est peut-être Sundance, ou peut-être lui. Il écrit à ce jeune homme, signant "Oncle Butch". Après avoir réglé ses affaires, Blackthorn prend la route du Nord, à dos de cheval. Mais à partir de sa rencontre avec un ancien contremaître de mines boliviennes, rien ne va se dérouler comme il l'avait voulu. Le jeune homme, un ingénieur, est en fuite, apparemment poursuivi par de dangereux mercenaires au service de ses anciens patrons. Il

supplie Blackthorn de l'aider, ce dernier finit par céder. Le bandit de grands chemins devenu vieux sage, et son cadet font route ensemble. Ce western crépusculaire se joue dans une Bolivie sans fin, tant les deux hommes ne réussissent jamais à en sortir. Par tous les temps, dans des décors naturels arides, en particulier le spectaculaire grand lac salé asséché, le tandem tente d'échapper à ses poursuivants. C'est d'ailleurs dans ce désert salé qu'a lieu une course-poursuite au terme de laquelle les vraies natures des protagonistes se révéleront. À cause de son jeune associé, le vieil outlaw perdra sa femme et ses maigres biens. Un des intérêts de **Blackthorn** réside dans le choc des générations, et des mentalités. Les hors-la-loi de jadis avaient une éthique que n'ont plus les prédateurs contemporains. En contrepoint avec les étapes de l'improbable duo de 1928, le film présente en flashback des épisodes parallèles de la saga **Butch Cassidy et le Sundance Kid** (je dirais qu'il y a une intention d'effet Koulechov!). Aurait-on une version nouvelle du tandem d'autrefois ? Certes non, même si le périple semblait avoir commencé sous le signe d'une possible amitié. Blackthorn est un vieux de la vieille qui croit en la loyauté et ne peut être l'ami de son acolyte, sans foi ni loi. Blackthorn veillera d'ailleurs à ce qu'il rende des comptes. Les neiges de Bolivie finiront par enfouir le vieux Blackthorn et son éternel poursuivant, McKinley (le détective de l'agence Pinkerton, qui est lui aussi resté en Bolivie). Superbe chant du cygne traité selon les règles du western classique, avec une touche eastwoodienne, Et il faut écouter la voix rocailleuse (râpeuse) de Sam Shepard chantant "Sam Hall", chant d'adieu d'un condamné à mort, qui ne regrette rien et qui maudit tous ceux qui viennent le voir exécuter. Vous trouvez ci-contre la version interprétée par Sam Shepard. Il

Then the Preacher, he did come,  
 he did come  
 Then the Preacher, he did come,  
 he did come.  
 Then the Preacher, he did come  
 and he preached till I was gone  
 "You can kiss my bloody bum  
 "Damn your eyes."

My name is Samuel, Samuel.  
 My name is Samuel, Samuel.  
 My name is Samuel, and I'll see  
 you all in hell.  
 And I'll see you all in hell,  
 Damn your eyes.



Ali (Rashid Debbouze), Djamel (Iassine Azzouzi) et Hamza-Nico (Imanol Perset)



La mère d'Ali (Zahra Addiou) et son fils

## Décryptage : L'image de l'Islam en Occident (1/8) :

### 17. *La Désintégration*, Philippe Faucon, 2011, 78'

Ce film nous était annoncé comme LE film prémonitoire. Il traite de la montée de l'Islam parmi les jeunes des cités. Effectivement, on ne peut s'empêcher de penser à Mohamed Merah, et aux tueries de Toulouse et Montauban. Dans une cité de l'agglomération de Lille, trois jeunes gens (Ali et Nasser sont immigrés maghrébins de la deuxième génération), basculent dans la dés-intégration, sortent de cette société française dans laquelle ils ne se reconnaissent plus. Nico est un Français d'origine, un Gaulois converti, qui s'est rebaptisé Hamza. Sans doute un djihadiste par désœuvrement... Nasser a tabassé un raciste français et à cause de son casier judiciaire, doit se cacher, Ali est celui qui illustre le plus viscéralement le titre du film : il a des parents aimants, un frère qui va se marier avec une Française, des parents qui ont travaillé dur toute leur vie. Il a une bonne formation, des diplômes, des aptitudes, mais pas de travail. Il voit sa mère épuisée par de trop longues heures de travail, son père agoniser sur un lit d'hôpital, quant à lui, il n'essuie que des refus à ses demandes d'emploi. Hamza, Nasser et Ali se lient avec Djamel, un recruteur du

Djihad, qui les entraîne sur la voie de la Guerre Sainte. Djamel est charismatique, il parle bien, il est versé dans le Coran, il trouve des accents pleins de conviction pour lever son armée de martyrs. À ces jeunes en quête de repères, il offre l'empathie et le refuge qui leur manquent. Au nom d'Allah, il accueille ces exclus et leur tend une oreille compréhensive que leur refuse une société qui ne considère pas les Musulmans comme des citoyens à part entière. Les trois jeunes sont des proies faciles pour une idéologie extrémiste, violente et revancharde. Ils ont le sentiment d'appartenir à une famille, ils ont des frères, et ensemble, ils combattent pour une cause juste, qui donne un sens à leur vie. On leur inculque le sens du sacrifice et l'acceptation de la mort. Ici, plus précisément, c'est un attentat-suicide contre le siège de l'OTAN à Bruxelles qui se prépare. Le film de Philippe Faucon est concis, précis, bouleversant. Le rôle principal est tenu par l'excellent Rashid Debbouze, petit frère de Djamel Debbouze. La Désintégration n'était pas en compétition, mais il mérite amplement une **Mention spéciale E-Media!**

La récolte 2012 laisse bien augurer de la suite, et nous ne pouvons que vous recommander d'agencer le prochain FIFF : 16 au 23 mars 2013.

### **Pour en savoir plus :**

Le dossier pédagogique préparé par Marc Houvet sur **11 Flowers / Wo 11 (J'avais 11 ans)**, de Xiaoshuai Wang

[http://www.e-media.ch/11\\_Flowers](http://www.e-media.ch/11_Flowers)

Le site du 26<sup>e</sup> FIFF, sur lequel vous trouverez toute information utile sur TOUS les films, ainsi que le palmarès complet :

<http://www.fiff.ch/>

Une analyse des faits qui ont inspiré **Soldier Blue** et de ceux que le film évoque, une réflexion sur le western de Raphaël Villatte, de 2005 :

[http://arts.sombres.pagesperso-orange.fr/Soldat\\_Bleu.htm](http://arts.sombres.pagesperso-orange.fr/Soldat_Bleu.htm)

Site "Guerre d'Espagne et persécution religieuse", un article du 28 août 2010, dont je ne trouve pas le nom de l'auteur :

<http://persecution-religieuse-Mexique>

### **Bibliographie sélective**

SHORT, Philip : **Pol Pot, Anatomie d'un cauchemar**, Denoël 2007

**HOLG, Stan : Sand Creek Massacre**, University of Oklahoma Press  
1985, en anglais

**FELTES-STRIGLER, Marie-Claude : Histoire des Etats-Unis :  
L'autre Far West**, Ed. L'Harmattan 2007, Collection l'aire anglo-  
phone



Suzanne Déglon Scholer enseignante, Chargée  
de communication PromFilm EcoleS, avril 2012 /

"Droits d'auteur : Licence Creative Commons"  
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>